

Préface

Viviane Bouysse

Inspectrice générale de l'éducation nationale

Un ouvrage signé Claire et Marc Héber-Suffrin, c'est toujours la promesse d'une générosité en actes, et d'un bouquet de valeurs réconfortantes. La promesse est honorée encore une fois dans ce nouveau livre où les autres ont toute leur place : enfants-élèves, enseignants en activité, compagnes de route en retrait aujourd'hui, mais pas en retraite des idées (compagnes, car les femmes y sont bien plus nombreuses que les hommes en effet, comme simple reflet de la démographie enseignante ou signe dont le sens mériterait d'être creusé).

Nous sommes nombreux à connaître les réseaux d'échanges réciproques de savoirs et les noms de leurs initiateurs. Un certain nombre d'entre nous avons grandi avec, soit que nous les ayons mis en œuvre, souvent de manière très modeste, soit que nous les ayons regardés, sans passer à l'acte, comme des utopies dont nous aurions aimé être capables mais dont la hauteur d'ambition nous impressionnait. Racontés par Claire et Marc Héber-Suffrin, les défis paraissent presque simples et pourtant...

L'originalité de ce nouvel ouvrage tient à ce que c'est l'école maternelle qui y est presque essentiellement concernée même s'il y a quelques incursions dans les niveaux scolaires supérieurs. En l'occurrence c'est une enseignante, Fatima Kadri, qui a voulu faire l'expérience du dispositif d'échanges réciproques des savoirs qui l'avait intellectuellement et éthiquement séduite ; il lui a fallu patience et créativité pour adapter les ambitions et aménager les modalités sans abandonner aucun des marqueurs d'identité. On lui sait gré de sa persévérance et des valeurs qui la guident.

Le lecteur saisit assez vite que nombre de références qui lui sont devenues familières sont mobilisées : le rôle clé de la métacognition qui est en permanence mise en œuvre dans les échanges, la place essentielle du langage qui aiguise la pensée, l'apprentissage par la pratique, notamment pour développer les compétences que l'on dit aujourd'hui psycho-sociales. Il y a aussi cette parenté avec l'esprit qui devrait prévaloir pour effectuer de manière collaborative entre enseignant et enfant le suivi des apprentissages dont un « carnet » doit aujourd'hui rendre compte.

Mais il est aussi interpellé par le défi que constitue l'échange réciproque : offre et demande sont liées. Savoir ce que l'on veut apprendre (et non posséder), ce n'est pas facile à dire même si l'imitation de ceux qui savent ou savent faire et l'envie de « grandir » (acquérir des pouvoirs nouveaux sur le monde et les autres) sont souvent présents chez un enfant de classe maternelle mais l'identifier, devenir ce que l'ouvrage nomme « chercheur de savoir » ou « penseur de ce que l'on veut », c'est-à-dire parvenir à se connaître assez pour trier parmi ses envies ou ses rêves, c'est compliqué. Mais il est encore plus difficile de dire ce que l'on peut offrir comme « cadeau de savoir » et non « cadeau de chose » (là aussi de beaux et justes mots des auteurs), plus difficile encore de transmettre ce que l'on veut faire apprendre. L'on sait depuis longtemps que c'est le signe de la maîtrise ; encore faut-il l'oser et en créer les conditions car rien de tout cela n'est spontané ou programmable dans le silence et la

concentration de son lieu de préparation : c'est dans l'interaction au sein de la classe que les contenus se déterminent et se négocient. Ce qui se prévoit en amont car une pratique exigeante ne souffre ni de démagogie, ni d'improvisation, c'est du temps pour le faire ; plus encore ce qui se pense, c'est la philosophie de la pratique ; ce qui se forge, c'est la volonté d'en faire une habitude.

Ce que cela peut ou doit finir par modifier, c'est la manière même d'enseigner : si l'adulte s'efforce d'explicitier les intentions et de faire comprendre le lien entre ces intentions et les moyens qu'il donne ou qu'il exige des élèves pour les réaliser, alors les enfants deviendront plus et mieux conscients de ce qu'ils apprennent et des modalités en jeu : ce que fait celui qui transmet (il explique, il montre, il donne un exemple, il redit, il encourage...) , ce qu'ils font eux pour apprendre (ils écoutent, ils observent, ils imitent, ils appliquent, ils essaient, ils se trompent et ils recommencent...).

L'ouvrage ne tait rien des difficultés, du cheminement ; il identifie bien ce que cela fabrique et ce que cela transforme. Tout est dit et l'on ne fait que dire autrement tout l'intérêt de ces pratiques qui vaut autant, il faut le répéter, dans le domaine cognitif que dans le registre psycho-social. On parle beaucoup aujourd'hui de confiance en soi ou d'estime de soi à conforter ou faire naître : l'estime de soi s'acquiert dans un contexte où l'on se sent estimé, où l'on reçoit un regard d'intérêt propre à rassurer. Devenir transmetteur dans un échange réciproque de savoirs, c'est recevoir doublement un témoignage d'estime, du pair qui attend quelque chose, de l'adulte qui valide le contrat. Être initié tôt à des démarches de coopération, et non abandonné aux relations de compétition ou de concurrence, est à coup sûr une chance ; d'autant que dans une classe où se pratiquent des échanges réciproques de savoirs se développe nécessairement un esprit de saine émulation.

Pour celles ou ceux qui seraient peu confiants dans leur capacité à gérer des échanges réciproques de savoirs en classe maternelle, une suggestion : commencer par les jeux. Transmettre des règles du jeu (de jeux éducatifs appris avec un adulte à l'école ou n'importe où ailleurs, ou de jeux inventés en classe) et devenir garant de leur respect, cela suppose de vrais moments d'un travail langagier pour enseigner à d'autres, de la classe ou d'une autre classe, et pourquoi pas sur le temps des récréations.

L'on serait naïf ou coupable de légèreté si l'on passait sous silence aussi que ces pratiques ne peuvent être le tout de l'école maternelle qui a vocation pour tenter d'égaliser les chances à faire entrer dans des mondes culturels particuliers et des activités cognitives non spontanées. Les enfants-élèves ne peuvent devenir passeurs en matière d'apprentissages scolaires que si ceux-ci ont été installés auparavant.

L'ouvrage aborde également sans trop s'y attarder les échanges réciproques de savoirs en formation d'enseignants. C'est peut-être plus fréquent de mettre en œuvre ce défi avec des adultes qu'avec des enfants mais c'est difficile. Difficile de « se mettre en avant » en offrant ou de se reconnaître capable de quelque chose que des pairs ne sauraient pas faire, plus difficile que de se dire demandeur. Néanmoins des inspectrices et inspecteurs s'emploient, souvent dans une grande discrétion, à favoriser ces pratiques. Saluons à cette occasion Nicole Desgrippes qui fut pionnière en la matière et qui apporte sa contribution au présent ouvrage.

Mais dans cet univers, le monde change, de nouvelles habitudes s'installent dans lesquelles on ne sait plus bien s'il faut parler de « demandeur » ou de « consommateur ». La mutualisation, car c'est ainsi qu'on en parle souvent et ce n'est pas sans rapport avec la réciprocité, via les « réseaux sociaux » numériques, mise à disposition et emprunt d'outils plus que de pratiques ou de savoir-faire, semble constituer un pâle ersatz de la dynamique des réseaux d'échanges réciproques de savoirs. Le risque est grand que cela devienne le modèle de l'échange professionnel, anonyme souvent et sans engagement de réciprocité. « *Former, c'est donner le goût du savoir, et le recevoir en retour de celles et de ceux que l'on forme, et qui nous forment alors à partir de leurs capacités, de leurs désirs, de leurs intelligences* »¹ : c'est bien ce jeu de don / contre-don dans lequel l'ouvrage nous invite à entrer.

Au possible, nous sommes tenus, pour reprendre le titre d'un rapport coordonné en 2005 par Martin Hirsch, consacré à l'action contre la grande pauvreté. Dans un autre domaine, Claire et Marc Héber-Suffrin auront, eux, su faire l'impossible et s'y sont tenus ; ils nous font une fois de plus ici la courte échelle pour nous aider à voir plus haut, à faire mieux pour une éducation à la connaissance (savoir – avoir) et à la démocratie (être). Il est essentiel, même si c'est peu, de leur dire notre gratitude, immense et sincère.

¹ Fabienne Brougère, dans *Qui a peur des philosophes ?* Entretien avec Elodie Maurot. Bayard, 2014. Page 28.